



*Emilienne saisit le fusil du blessé et abattit les deux hommes.*  
(Page 381.)

XXVII.

Diedrich Herder avait obtenu quelques jours de congé.

Il en profita pour prendre le train pour Aix-la-Chapelle, où Elsa l'attendait.

— Elle m'attendra certainement à la gare, se dit-il.

Ce serait leur première rencontre après la séparation, qui causa tant de douleur à la jeune fille.

Mais la joie de Diedrich n'était pas sans mélange....

Diedrich sentait bien qu'il n'était plus un soldat, risquant sa vie pour sa patrie, mais un vil espion, un limier, un policier, un traître infâme.

Et Elsa était une jeune fille honnête et pure....

Diedrich était troublé par une autre pensée encore; il songeait à la jeune fille que l'on l'avait chargé de surveiller.

Cette jeune fille n'était autre que Gabrielle Petit.

Diedrich ignorait son nom, mais à son retour il aurait à fournir, sur elle, un rapport détaillé.

Cela lui répugnait. Il avait toujours habité la Belgique et s'y sentait un peu comme chez lui.

Or, maintenant, il y venait en traître, en félon, en véritable ganelon.

Maintenant, de nouveau, cette jeune fille.... Elle était peut-être aussi fière et aussi franche et honnête que sa fiancée, et il était chargé de la prendre dans ses filets et de la livrer à Petermann, ce bandit sans scrupules.

Au matin, ce fut Flore qui lui avait souhaité le bon retour.

Elle, la femme la plus vile que l'on puisse s'imaginer!

Bon voyage! Alors qu'il se rendait auprès de sa fiancée!

De pareilles pensées préoccupaient encore l'esprit du jeune homme lorsque le train entra en gare d'Aix.

Diedrich sortit de son compartiment et se trouva sur le quai, parmi le flot de soldats, emplissant le vaste hall de la gare de leurs cris joyeux.

Tout à coup, un grand silence se fit, et tous se turent devant les traits creusés et pâles, les membres entortillés de bandages des soldats blessés, que l'on déchargeait d'un wagon sanitaire.

Diedrich se fraya un passage et sortit. Puis il regarda, cherchant une figure qui lui était familière parmi toutes les personnes massées à la sortie.

Tout à coup, il reconnut Elsa; leurs regards se croisèrent et il s'élança vers elle.

Les deux amoureux s'embrassèrent.

— Oh, combien j'ai aspiré après cette heure ! dit Elsa. Comme je t'ai attendu !

En entendant ces mots, Diedrich fut pris de peur. Pourquoi ? Il ne le savait, mais devant ses yeux se dressa l'image de Flore.

Oh, si Elsa devait savoir....

— Nous allons d'abord chez tes parents, reprit la jeune fille, lui prenant le bras.

— Oui....

— Car je l'ai promis à ta mère.

— Est-ce que tout va bien chez moi ?

— Oh, oui.

— Et chez vous aussi ?

— Oui, mais il n'y fait pas gai.

— Pourquoi donc ?

— A cause de père; il est encore toujours aussi belliqueux qu'au premier jour de la guerre. Et, oui, ses affaires vont bon train. Or, tu sais quelles sont mes opinions.... Si, seulement, je pouvais me taire !

— Cela vaudrait mieux, en effet....

— Mais je ne le puis pas. Je vois trop d'injustice. Oui, même ici, rapport aux prisonniers, aux déportés civils, et je me demande ce que cela doit être alors en pays occupé.... Je suis heureuse que tu restes en dehors de la guerre proprement dite, Diedrich, bien que ce ne soit pas pour le danger, crois-moi.

— Pourquoi alors ?

— Parce que tu ne dois pas tuer.

Tu ne dois pas tuer ! Oh, quelle amère ironie ! Lui, l'espion, le vil policier, l'instrument de cette même justice allemande que sa fiancée condamnait si sévèrement !

Diedrich sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il se rappela la mission qui l'attendait à son retour, où il aurait à poursuivre une femme, une toute jeune fille, dont le crime était de chérir sa patrie et de haïr ses bourreaux.

— Que fais-tu, en somme, à Bruxelles ? lui demanda Elsa.

— Oh, je suis attaché à la Kommandantur !

— Oui, en quelle qualité ? Quelles y sont tes fonctions ?

— Scribe, employé, si tu veux. Ma besogne est sans importance. Tu sais ce qu'est une administration, alors....

— Tu n'es donc pas en rapport avec la population ?

— Non....

— Oh, cela me rassure. Je ne comprends pas que l'on puisse sévir contre ces pauvres civils des pays occupés, et encore moins contre les Belges. Nous avons occupé leur pays en dépit de tous droits.

— Si elle devrait connaître la vérité, se dit Diedrich.

— Étais-tu à Bruxelles quand Miss Cavell fut tuée ?

— Oui.

— L'as-tu vue ?

— Oh, non....

— Quel crime abominable ! poursuit Elsa. Bah, fusiller une femme parce qu'elle travaillait pour son pays ! Une femme qui avait soigné tant de blessés allemands ! Quelle lâcheté, quelle horreur ! Je hais ce von Sauberzweig, ou comment se nomme cet assassin, qui ordonna l'exécution ?

— Prends garde, Elsa, dit Diedrich à voix basse, il faut faire attention, on pourrait t'entendre.

— J'ai eu chez moi, à ce propos, une terrible dispute avec père. Lui, naturellement, était plein d'admiration pour ce meurtrier.... Dieu punisse la perfide Albion.... Et toi, travailles-tu sous les ordres de ce bourreau ?

— C'est-à-dire, ... il est naturellement mon chef suprême, mais je ne le vois jamais, évidemment.

— Je l'admets volontiers. Ce sera une espèce de Kaiser, une petite déité.... Fusiller une femme !... Quel monstre ! Naturellement, ces messieurs se tiennent loin du front.

— Oui, en effet.

— Quelle saleté, cette guerre !

— Oh, oui, c'est affreux !

Et si cette femme, que je dois poursuivre, est coupable, elle sera aussi assassinée, pensa Diedrich, et alors je serai aussi coupable que von Sauberzweig.

En l'intervalle, Diedrich était arrivé chez lui. Il fut naturellement accueilli chaleureusement.

Personne ne soupçonnait les tortures morales qu'il endurait. Il avait la sensation de déshonorer, de souiller, par sa présence, la maison paternelle.

On fêta en lui le soldat, le défenseur de la patrie, alors qu'il n'était qu'un traître.

Toute la journée, il dut mentir, cacher la vérité, être à l'affût du moindre mot qui pourrait révéler ses véritables occupations en Belgique. La présence de sa fiancée, loin d'être pour lui le bonheur suprême, lui fut un supplice, et il appréhendait le moment où il devrait se rendre chez son futur beau-père, dont il ne connaissait que trop bien les sentiments pour ne pas craindre d'être enseveli littéralement sous une éloquence dithyrambique, par laquelle Wolff célébrerait la gloire de l'Allemagne, du prussianisme et du vieux dieu de la guerre allemande.

Diedrich ne put se soustraire cependant à cette visite et ses prévisions furent pleinement réalisées. Chacune des paroles du vieux mercanti était un éloge immérité de plus à l'adresse de Diedrich, qui se souhaita à quinze lieus.

— J'espère que votre présence soit salutaire à ma fille, dit Wolff.

— Oh, père, j'ai mes convictions, dit la jeune fille, et je les garderai.

— Oui, oui, je les connais, tes convictions. Elles sont en dépit du bon sens. Imagine-toi, Diedrich, que nous nous sommes disputés, l'autre jour, à propos de cette espionne anglaise, cette sainte nitouche, qui, soi-disant, soignait nos blessés, mais qui fit clandestinement tout le mal qu'elle put.

— Et qui fut achevée précipitamment et dans le plus grand secret, acheva Elsa d'une voix mordante.

— Ne t'emballer pas, gamine, Diedrich vient en droite ligne de Bruxelles et doit connaître les faits, lui, qui fait partie de la police. Il ne désapprouvera pas la sentence du Tribunal de guerre.

Diedrich eut un haut le corps. Comment, Wolff savait?...

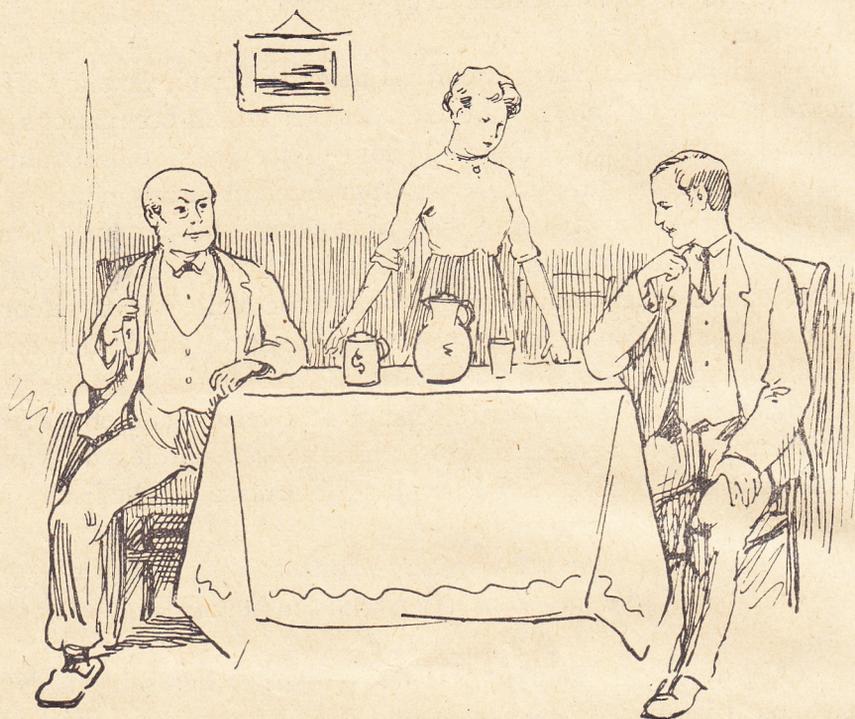
— Vous ne vous doutiez pas que j'étais au courant, hein? continua Wolff en riant. Mais cet après-midi, j'ai rencontré un ami qui, par le plus grand des hasards, est également attaché à la Kommandantur de Bruxelles et qui m'a raconté que Diedrich faisait aussi partie de la police.

— Es-tu mouchard? articula Elsa, au comble de la stupeur.

— De la police militaire....

— Et il en faut une! assura Wolff. Avec ces francs-tireurs belges, on serait bien sinon!

— Alors, reprit Wolff, Diedrich va nous dire ce qu'il pense de l'exécution de cette Anglaise.



— Je n'en sais rien, mais je trouve que la mesure fut très sévère....

— Et moi, j'estime qu'elle fut abominable, dit Elsa. C'est une lâcheté, un crime sans nom.

— Nos ennemis peuvent nous haïr, pourvu qu'ils nous craignent, reprit le père, Diedrich saura bien combien il faut se méfier de ces Belges.

— Je suis toujours au bureau....

— Ne devez-vous jamais faire une perquisition ou arrêter un de ces espions ?

— Rarement....

— Donc, parfois ? demanda Elsa.

— Oui, l'une fois ou l'autre.

— Eh bien, merci ! Je ne le ferais pas !

— Diedrich est soldat et doit obéissance à ses chefs et supérieurs. Il n'a pas à discuter leurs ordres, affirma Wolff avec satisfaction.

Diedrich se leva, pour mettre fin à une conversation qui le torturait, et s'empressa de rentrer.

Le lendemain, il revint dans l'après-midi pour chercher sa fiancée. Ils se rendirent au bois, et, comme il l'avait prévu, Elsa ramena la conversation sur le sujet qu'il appréhendait le plus de devoir discuter. Elle lui dit qu'elle n'était guère rassurée et qu'il lui semblait que Diedrich ne lui disait pas toute la vérité.

Diedrich ne parvint pas à lui cacher qu'il y avait réellement quelque chose qui l'ennuyait. Elsa s'en rendit aisément compte.

— Tu as quelque chose sur la conscience, lui dit-elle.

— Qu'aurais-je sur la conscience ?

— Je ne sais, ... mais tu n'es pas à ton aise avec moi. Es-tu complice de la mort de Miss Cavell ?

— Mais, Elsa ! Que crois-tu donc ?

— Réponds-moi !

— Non. Je n'ai eu rien à voir dans l'affaire Cavell et suis tout à fait innocent de sa mort....

— Mais pas de celle d'autres Belges ? Oh, Diedrich, dis-moi la vérité !

— Je dois faire ce que mes chefs m'ordonnent ! Il n'y a rien à faire. Veux-tu que je retourne au front ? Dis-le moi et je le ferai, mais ce sera ma mort, sans aucun doute.

— N'y a-t-il pas d'autre issue ? Ne peux-tu pas passer à un autre bureau ?

— Non, impossible.

— Alors j'aimerais mieux te voir désertier.

— Tu es folle ! Désertier ? Tu ne sais ce que tu dis !

— Si, si, je le sais bien.... Va en Hollande. Là, personne ne t'inquiétera.

— Je ne pourrais plus jamais revenir en Allemagne.

— Qui sait ce que la fin de la guerre nous réserve comme surprise ? Le crime ne reste pas impuni.

— Non, je n'ose pas ! Si j'étais repris, je passerais Conseil de guerre et serais passé par les armes, après avoir été conduit, comme un vulgaire brigand, enchaîné, escorté par des gendarmes, à travers les rues à la prison de l'une ou l'autre ville.

— Si l'Allemagne perd la guerre, on ne te tiendra pas rigueur d'avoir déserté....

— Mais, Elsa, ne crois pas que l'Allemagne puisse perdre la guerre. Nous la gagnerons sûrement !

— Je n'en suis aucunement sûre.

— Et si je désertais, que ferais-tu ?



— L'un sacrifice valant l'autre, je te rejoindrais où que tu te trouves.

— Vraiment ?

— Je suis très sérieuse et je te le promets. Quand dois-tu repartir ?

— Demain matin.

— Déjà ?

— Oui, et je puis être heureux d'avoir reçu une permission.

— Diedrich, réfléchis à ce que je t'ai dit et écoute-moi. Sois certain que je viendrai te rejoindre à ton premier appel.

Diedrich ne répondit rien et les deux fiancés rentrèrent en ville.

Elsa passa la soirée chez la famille Herder et le lendemain matin, de bonne heure, Diedrich prit le train pour Bruxelles.

— Reste un homme d'honneur, lui avait dit Elsa, en le quittant.

— Un homme d'honneur ! Ces paroles résonnaient encore aux oreilles de celui qui avait manqué d'avoir le crime de M. Jean sur sa conscience, quand il descendit à Bruxelles. Il se rendit immédiatement au bureau de Petermann, qui le reçut, contre son habitude, d'une façon très aimable.

— Aha, vous voilà ! Bien reposé ? Ça me fait plaisir. Eh bien, alors nous allons travailler d'autant plus fermement. Vous savez que nous devons pincer cette demoiselle dont je vous ai causé. Faites bien votre possible. Si nous y parvenons, je vous promets un long congé.

Au front, une nouvelle offensive se prépare; cela fera de la casse et vous pouvez vous féliciter de ne pas en être et de servir votre patrie ici. Vous ne pourriez assez apprécier cette chance, croyez-moi. Tâchez donc de me ramener cette petite-là. Je ne sais rien sur son compte, mais je suis convaincu qu'elle nous fait beaucoup de tort. C'est bien, vous pouvez partir.

Diedrich quitta le bureau de son chef, mais sitôt sorti, il se trouva nez-à-nez avec Flore, qui l'attendait.

— Bien rentré?

— Oui, merci.

— Ta petite femme, était-elle contente de te revoir?

— Ne blaguez pas toujours....

— Allons, tu peux bien me le dire. Je ne serai pas jalouse.

Diedrich allait lui dire des choses désagréables, quand il se retint à temps et ne répondit rien. Il songea à l'influence qu'elle avait chez Petermann et la ménagea, car Petermann pouvait le renvoyer au front, où une nouvelle offensive allait se déclancher.

— Décidément, ce serait trop bête, se dit-il. On est si bien ici!

## XXVIII.

Gabrielle Petit travaillait toujours, sans relâche.

Un soir, en rentrant chez elle, son courrier lui apporta la triste nouvelle du décès de Jean Bordin, le vaillant espion belge qu'elle avait sauvé des griffes des Boches, au moment où toute son organisation allait leur tomber entre les mains.

Bordin, le lecteur s'en souvient sans doute, ne pouvant plus rentrer en Belgique, avait pris le bateau pour l'Angleterre. Arrivé là, on voulut le caser dans un des multiples emplois qu'offrait la censure. Mais lui, ne voulant pas s'embusquer, préféra retourner au front, partager le danger de ses anciens camarades.

Il se distingua par sa vaillance et sa bravoure et y continua la ligne de conduite héroïque qu'il s'était tracée.

Cela lui devint fatal.

La guerre, perfide et capricieuse, qui faucha la vie de tant d'hommes jeunes, beaux, sans distinguer ses victimes, aveugle dans son choix, réclama sa proie.

C'était à l'Yser. Un soir, après quelques instants d'accalmie, quelques hommes étaient assis dans une tranchée. Le vacarme épouvantable des obus et shrapnells éclatant de tout côté s'était tu.

A peine les hommes s'étaient-ils installés, qui par terre, qui sur des sacs ou couchés contre les parois défoncées de la tranchée, les pieds dans la boue, heurtant à chaque instant des objets des plus hétéroclites, qu'un miaulement effroyable, suivi d'une explosion sèche, éclata, démolissant tout sur une étendue d'une trentaine de mètres.

Bordin était indemne. Des camarades gisaient çà et là, à demi-ensevelis sous une couche de terre et de boue. Certains étaient méconnaissables. D'autres avaient les membres écartelés. Deux bras, une jambe, une tête couverte de sang, sur laquelle un casque adhérait encore, juchaient sur le sol détrempé.

— A moi ! geignait un blessé.

Bordin, à peine revenu du choc, n'écouta que son cœur. Il s'avança avec précaution parmi tous ces membres épars, tâchant de reconnaître d'où venait la plainte. Il allait atteindre un pauvre soldat, qui n'avait sans doute plus que quelques instants à vivre, quand soudain une deuxième explosion, plus forte, plus mortelle encore que la première, se produisit. Le sol s'ébranla, comme si quelque puissance surnaturelle secoua le globe tout entier, puis s'entr'ouvrit comme sous l'éclatement d'une mine et avec une puissance indescriptible souleva la terre environnante, rejetant au loin tout cette masse compacte.

Bordin fut d'abord terrassé par la violence de l'explosion, puis relevé et projeté dans le vide, brisé, déchiqueté, difforme.

Ainsi mourut ce héros, victime de son bon cœur et de son dévouement.

En lisant le récit de cette fin tragique, Gabrielle versa de chaudes larmes. Elle songea avec tristesse au vaillant patriote avec qui elle eut, durant quelques jours, des rapports fréquents et dont elle put apprécier le caractère noble et franc, lorsque, malgré le danger et la mort certaine qui l'attendait, il voulut retourner en pays occupé pour sauver ses camarades.

Gabrielle songea de suite à la pauvre vieille maman, qui logeait encore chez Lemaire. Elle avait un devoir impérieux à remplir : prévenir la pauvre maman, avec tous les ménagements possibles, de la perte cruelle qu'elle venait d'éprouver.

Elle n'hésita pas une seconde et partit pour accomplir ce triste devoir. Personne mieux qu'elle ne pouvait s'acquitter de cette mission délicate entre toutes et qu'elle considéra comme un hommage suprême de celui qui fut, en des heures difficiles, un collaborateur dévoué et intelligent. Il était mort ; elle restait, décidée plus que jamais à faire payer cher aux Allemands cette nouvelle victime de la



guerre, que la parole rompue avait déchaînée sur la Belgique.

Petit à petit, tous ses amis tombaient : Baekelmans, Baucq, Cavell et d'autres encore. Elle seule tenait toujours. Quel serait son destin ? La mort ?

— Sans doute, songeait la pauvre fille, mais avant, je me vengerai encore des crimes des Boches exécrés. Que Dieu me fortifie dans ma tâche et me donne la force nécessaire pour la mener à bonne fin. Si après il faut mourir, je mourrai heureuse et contente pour mon Roi et ma Patrie !

Gabrielle s'agenouilla et envoya au ciel une ardente prière.

Le lendemain, elle partit pour s'acquitter de sa nouvelle mission.

\* \* \*

Un soir que Gabrielle s'était rendu à un rendez-vous pour répondre à l'appel d'un de ses camarades, elle se vit filée par deux policières.

— Oh, oh, se dit-elle, il va valoir les semer.

Et le plus tranquillement du monde, comme si elle ne se doutait aucunement d'être suivie, elle promena ses fileuses à travers les rues.

les plus tortueuses des vieux quartiers de Bruxelles, puis, tout à coup, elle disparut.

Elle était sauvée pour une fois. Mais les alertes se multipliaient.

Gabrielle était à peine rentrée dans sa chambre que l'on frappa à la porte.

— Ce sera mon courrier, se dit-elle.

A son étonnement, un étranger entra dans la place.

— Mademoiselle Legrand, dit-il, en saluant poliment.

— Vous faites erreur....

— Je vous demande pardon....

— Je ne me nomme pas Legrand....

— Voulez-vous lire ceci, je vous prie?

Et l'homme lui montra un certificat de confiance.

Mais Gabrielle resta méfiante.

— Cela ne me concerne pas, répondit-elle.

— Je viens pour le rapport, car votre courrier habituel est blessé au pied et ne peut pas venir.

— Rapport.... Courrier habituel.... Que signifie tout cela?

L'homme riait.

— Est-ce que par hasard vous vous occupez d'espionnage? demanda Gabrielle. C'est ce que je crois comprendre de ce que vous me dites. Si tel est le cas, partez vite et soyez plus prudent à l'avenir. Je ne dirai rien, mais vous n'aurez pas toujours cette chance.

— Mais je suis prudent, mademoiselle. Comment puis-je vous convaincre? Ce sera difficile, mais j'y réussirai.

Gabrielle le regarda d'un air de plus en plus étonné, car l'inconnu venait de lui dire le mot de passe.

— Me croyez-vous maintenant?

— Et il ajouta le nom du courrier.

— Encore méfiante? Vous voyez que je suis bien renseigné.

— De quoi?

— Mais, de votre service!

— Je vous répète que vous vous trompez. Un service? De l'espionnage?

— Votre courrier était convoqué pour ce soir, à cette heure, chez vous, pour transporter un rapport à Flessingue.

— Vous divaguez!

— Vous vous nommez Gabrielle Petit, mais on vous nomme mademoiselle Legrand.

Et l'inconnu appuya ses dires de tant de détails exacts que

Gabrielle se mit à se douter. Un rapport urgent attendait effectivement pour être transmis en Hollande....

— D'ailleurs, conclua l'étranger, voici ce qui vous convaincra....

Et il lui montra une information concernant des mouvements de troupes, écrite d'une écriture très fine.

— J'ai également dû aller chercher ceci, dit-il.

— Où cela ?

— Je vous demande pardon, mais je ne puis pas vous répondre, tout comme je ne dis pas ailleurs que je viens de chez vous.

Gabrielle était de plus en plus ébranlée; mais la tête de l'inconnu ne lui inspirait aucune confiance.

— Comme vous avez l'accent allemand ! lui dit-elle.

— Cela s'explique, puisque je suis du Luxembourg. Ecoutez, mademoiselle, si j'étais un traître, il y a longtemps que je serais venu avec quelques soldats allemands. Faites ce que vous voulez, mais si vous ne me donnez pas votre rapport je pars, car je ne puis attendre davantage.

— Qui vous envoie chez moi ?

— Votre courrier.

— Où est-il ?

— A Arendonck, mais il sera passé en Hollande, cette nuit, où il sera plus en sécurité. Alors, que dois-je faire ?

— Soit, je veux vous croire, mais comment se fait-il que vous êtes en retard ? J'aurai dû vous voir cette nuit.

— Je me suis un peu amusé ; j'ai passé la soirée aux « Folies-Bergère ».

— Oh, je n'aime pas cela.... Les hommes qui travaillent avec moi se conduisent toujours dignement. Combien désirez-vous ?

— Rien, je suis payé par nos chefs.

Pauvre Gabrielle ! Malgré toute sa prudence, elle tomba dans le piège !

Elle avait pris toutes les mesures de sécurité susceptibles de la garantir contre une découverte. Mais les autres ne furent pas aussi forts qu'elle.

C'était le début de la fin !

— Eh bien, voici, dit Gabrielle.

Et elle se pencha et ouvrit une cachette pratiquée dans le plancher. Si elle eut pu voir le faux sourire sur la figure de fouine du soi-disant courrier, elle se serait sentie glacée d'effroi.

— Voilà ! dit Gabrielle, en lui tendant ses rapports.

— Merci.

L'homme cacha le document dans sa poche.

— Vous partez, maintenant, en droite ligne ? demanda Gabrielle.

— Oui. Je vais seulement changer de costume. Je m'habillerai en paysan. Ne vous inquiétez pas de moi. C'est mon métier.

— Oui, votre travail est aussi dangereux.

— Et les soldats alors ? Que devraient-ils dire ? Ce n'est rien, c'est pour notre petite Belgique.

Il prit congé de Gabrielle.

Dès qu'elle fut seule, elle ne put vaincre un vague sentiment d'inquiétude qui l'opprimait, mais elle ne sut se l'expliquer.

Si elle eut pu voir le chemin que prit l'étranger, la pauvre fille eut pu se rendre compte de toute l'étendue de son infortune et de l'astuce des adversaires.

L'homme auquel elle venait de confier son rapport n'était qu'un vil traître belge, qui, en sortant de sa chambre, se dirigea en droite ligne à la Kommandantur, où il remit triomphalement les pièces qu'elle lui avait confiées.

\* \* \*

Diedrich Herder était seul avec Petermann, dans le bureau de celui-ci.

— J'ai passé l'affaire Legrand à l'autre service. Ces gens-là se croient plus adroits que nous et mieux au courant des affaires de police. Mais, aujourd'hui même, je leur en remontrerais quant à leur prétendue adresse. Attendez, nous allons rire !

Diedrich ne se sentit pas à son aise, car Petermann paraissait content, et cela était de mauvais augure pour mademoiselle Legrand.

La porte s'ouvrit et Flore entra.

— Aha, qui voilà ! dit-elle en voyant Diedrich. Toujours encore sous l'impression de ta dernière visite à ta femme ?

— Il me semble que l'air d'Aix-la-Chapelle ne lui vaut guère rien, appuya Petermann.

— Il faudrait absolument que le chef nous envoie un peu en Hollande, continua Flore.

— Ma foi, il y a assez de gibier ici, à Bruxelles, répondit Petermann.

— Vous voulez parler de cette Legrand ?

— Oui, ma chère, c'est bien d'elle qu'il s'agit.

— La ferez-vous arrêter ?

— Non, pas nous ; ce sera l'autre service qui s'en chargera, mais il n'exécute que ce que nous avons préparé.

— Cela n'est pas juste, dit Flore.

— Ssst, il ne faut pas dire cela. Nous sommes des soldats et n'avons qu'à obéir. De cette façon, nous vaincrons plus sûrement nos ennemis.

— Et si vous perdiez la guerre ?

— Impossible.

— Je l'espère. Mais, admettez un moment qu'il ne soit ainsi, me procureriez-vous une place en Allemagne ? Car, si je restais ici, je serais certainement fusillée et je trouve la vie trop belle pour mourir.

— Nous ne pouvons pas perdre la guerre.

— Mais elle est bien longue à venir, la victoire.

— Elle sera d'autant plus éclatante pour les armes impériales. A ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau et un homme entra. Dès qu'il l'eut reconnu, Petermann l'apostropha :

— Réussi ?

— Oh, oui !...

L'homme n'était autre que le faux courrier. Victorieusement, il étala devant Petermann le rapport que la pauvre Gabrielle lui avait confié.

Celui-ci se mit à le lire avidement.

— Oh, oh, des renseignements militaires, dit-il. Cela nous suffit ; elle est pincée, mademoiselle Legrand ! Il faut dire qu'elle travaille bien.

— Elle est adroite, dit le traître.

— L'avez-vous obtenu facilement, ce rapport ?

— Oh, non ! Heureusement que j'étais si bien renseigné, car sinon je serais revenu bredouille.

— Cette preuve est écrasante pour elle. Elle devra bien parler, maintenant. Venez, nous allons nous rendre rue Berlaimont. Ce que nous allons les épater !

Petermann et le traître partirent, et Diedrich et Flore restèrent seuls.

— Wilhelm, m'en veux-tu ? demanda Flore en l'appelant par son nom de guerre.

— Mais non !

— Cependant, tu n'es guère gentil pour moi !

— Je ne puis pas me changer pour vous.... Mais, vous-même,



êtes-vous heureuse? demanda-t-il après quelques instants. Voyons, parlez franchement!

Le visage de Flore s'assombrit.

— Allons, ne parlons pas de cela, répondit-elle. « Krieg ist Krieg », n'est-ce pas?

— Mais êtes-vous heureuse?

— Certainement... J'ai tout ce que je désire, répondit-elle évasivement.

Diedrich se détourna d'elle. Il était en proie aux plus sombres réflexions.

Deux soldats entrèrent, poussant un civil devant eux.

— Le chef, est-il là? demanda l'un d'entre eux, s'adressant à Herder.

— Non, mais j'y suis, moi, dit celui-ci, de méchante humeur. Qu'a-t-il fait, cet homme?

— Il s'est moqué de nous.

— Ce n'est pas vrai, cria le civil. J'ai dit que je ne croyais pas un mot de ce que dit le communiqué officiel. S'il était véridique, vous seriez depuis longtemps à Paris.

Dès qu'elle eut vu le civil, Flore s'était éclipsée, sans mot dire.

— Vous l'entendez? dirent les soldats.

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS